

Anne Kalicky

La cité lagune

Le pouvoir des sœurs



Flammarion jeunesse



La cité lagune

Le pouvoir des sœurs

Dans la cité lagune,
habitent des jumelles aux longs cheveux roses.
Recueillies petites par une servante et son maître,
les deux sœurs ne savent rien de leurs origines.

Mais lorsque le danger les menace,
elles réalisent qu'un étrange pouvoir les unit...

Illustrations de Sophie de La Villefromoit

La cité lagune

À mes filles.

Illustrations de Sophie de La Villefromoit
© Flammarion pour le texte et les illustrations, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-9355-1

Anne Katicky

La cité
Lagune
Le pouvoir des sœurs

Flammarion jeunesse



*Venise pour le bal s'habille.
De paillettes tout étoilé,
Scintille, fourmille et babille
Le carnaval bariolé.*

Théophile Gautier

Prologue

Juste avant...

Au numéro 9 de la calle San Andrea, un rat craintif se faufila, longeant de près l'entrée d'un palazzo. L'animal tourna au coin d'une ruelle et disparut précipitamment dans les entrailles de la ville. La lourde porte en bois, renforcée de clous et de ferrures, venait de s'ouvrir dans un grincement strident.

Depuis plusieurs mois, cette porte, comme tant d'autres, avait été verrouillée. Certaines façades à la peinture blanche ou ocre écaillée étaient marquées d'une grande croix rouge. Pour d'autres, les ouvertures étaient murées... car, telle une ombre invisible, la peste noire s'était introduite dans la grande cité de Cadacise.

On voyait mourir des milliers de personnes par jour. Elles quittaient ce monde en à peine quarante-huit heures... Le dicton disait pire encore: « Bien portant le matin, malade à midi et mort le soir ». Les plus fortunés – et avec eux, les médecins, les chirurgiens et les apothicaires – avaient fui dans les campagnes. Il fallait partir vite, loin et revenir le plus tard possible... Les autres vivaient reclus, portes et fenêtres, soupiraux et passages secrets clos. Les malades étaient isolés chez eux ou évacués vers des infirmeries ou des hôpitaux construits en urgence à l'écart de la ville. Certains guérissaient mais la plupart ne s'en sortaient pas.

Ne pouvant interdire aux navires d'accoster, les autorités avaient déclaré leur mise en quarantaine. Ils devaient faire escale à l'embouchure de la lagune. Les marchands, les membres d'équipage et les passagers étaient confinés dans des bâtiments spéciaux. Les marchandises étaient stockées dans des entrepôts immenses et on les désinfectait à grands coups d'eau bouillante,

au vinaigre ou avec la fumée de plantes aromatiques. Parfois, les bateaux étaient entièrement démontés afin de les désinfecter pièce par pièce ou bien ils étaient brûlés avec leurs marchandises.

On faisait venir des guérisseurs. On formulait des vœux, on organisait des prières, des messes et des processions pour implorer le pardon et conjurer le sort. On tentait également de persécuter les soi-disant « empoisonneurs » – il fallait bien trouver un coupable: des étrangers de passage – voyageurs, pèlerins ou nomades – mais aussi des infirmiers, des croque-morts, des prêtres et des médecins suspectés de favoriser la contagion. Certains même, religieux ou prisonniers, accomplissaient de gré ou de force les tâches les plus terribles qui les exposaient à la peste: soigner les malades ou enterrer rapidement les défunts.

Il avait fallu protéger la belle Cadacise mais Cadacise n'était plus la même. Elle avait le visage sombre et ravagé de l'épidémie. Elle en portait les

cicatrices... La peste avait fait une longue escale dans la cité lagune, puis elle était repartie comme elle était venue. Les consignes d'isolement avaient été levées et, à présent, l'heure était venue de compter les victimes...





Chapitre 1

Le mal, là où
tout a commencé...

Au numéro 9 de la calle San Andrea, un rat craintif se faufila, longeant de près l'entrée d'un palazzo. L'animal tourna au coin d'une ruelle et disparut précipitamment dans les entrailles de la ville. La lourde porte en bois, renforcée de clous et de ferrures, venait de s'ouvrir dans un grincement strident.

Simonetta hésita un instant, puis s'aventura prudemment dans la rue à peine éclairée par l'aube. Elle tourna à gauche avant de gravir les quelques marches de l'un des nombreux ponts qui parcouraient la ville. Une brume épaisse forçait le passage entre les palais et les maisons, semblant vouloir se précipiter pour embrasser l'eau trouble des canaux qui clapotait en silence. Autour de Simonetta, d'autres silhouettes

émergeaient les unes après les autres comme si elles se réveillaient d'un long et douloureux sommeil. Un cauchemar. On les distinguait à peine, on les devinait tout juste.

Tout en marchant avec son grand panier à la main, Simonetta prêta l'oreille aux murmures des familles, des voisins, des rescapés qui se regroupaient ici et là, dans les rues ou au bord des fenêtres, pour se donner des nouvelles.

« Pietro n'a pas survécu! »

« Les corbeaux¹ ont emporté le corps de Giovanni sur l'île de Virano... »

« Non, elle n'est plus de ce monde... »

Simonetta fut parcourue d'un frisson. Pietro... Giovanni... Paulo... Bianca... Et qu'étaient devenus le souffleur de verre, sa femme et leur tout jeune fils ?

1. Au Moyen Âge, surnom parfois donné aux fossoyeurs qui assuraient la prise en charge rapide de l'inhumation des victimes de la peste.

« *Dio Mio!*² soupira-t-elle. Tous ces gens avec lesquels je discutais encore de la pluie et du beau temps il y a quelques mois et que je ne reverrai peut-être jamais... »

Tous s'interrogeaient: qu'avaient-ils pu faire pour mériter une telle punition? Elle se signa et fut tentée d'aller rejoindre les attroupements mais elle se ravisa. Elle devait se concentrer sur sa tâche du jour: se rendre au marché le plus tôt possible et avant les autres pour trouver de la nourriture.

Quelque temps auparavant, la nouvelle s'était répandue: la peste approchait. Son maître, l'artiste peintre Carlo, qui avait alors refusé de fuir, lui avait recommandé de faire des provisions, de quoi tenir pendant plusieurs mois. Mais maintenant, les vivres commençaient sérieusement à manquer. Depuis plusieurs semaines, ils devaient se contenter de farine de blé cuite et d'eau bouillie dans l'âtre. Simonetta s'était donc décidée à sortir.

2. Mon Dieu!

D'habitude, le marché se tenait chaque jour juste après le pont San Giulio, le long du Primo Canolo, l'artère principale de la ville, non loin de Gran Castello. Ses étals regorgeaient d'épices et de céréales, de miel et d'agrumes juteux, de légumes – laitue, chou ou pourpier³ – et de poissons. Ah ! Les beaux étals de coquillages, de crustacés, d'anguilles ou de mulets fraîchement pêchés. À chaque fois, Simonetta en avait l'eau à la bouche et elle savait toujours comment les accommoder à son retour. Mais il était loin le temps où le maraîcher lui épluchait ses artichauts pour ensuite viser son panier et y lancer les fonds en éclatant de rire.

— Vous m'avez volé mon cœur, signora ! la taquinait-il, fier d'avoir joué sur les mots « fonds » et « cœurs » d'artichauts.

Elle était loin l'époque où le poissonnier l'éclaboussait gentiment de l'eau de ses crabes encore frétilants tout

3. Légume ancien, qui se rapproche de la salade.